



HAL
open science

Quelle place pour les femmes dans l'archéologie préhistorique et protohistorique en France et à l'étranger, de la Belle Époque à l'entre-deux-guerres ?

Sandra Péré-Noguès

► To cite this version:

Sandra Péré-Noguès. Quelle place pour les femmes dans l'archéologie préhistorique et protohistorique en France et à l'étranger, de la Belle Époque à l'entre-deux-guerres ? : Quelques pistes d'étude. Hiatus, lacunes et absences: identifier et interpréter les vides archéologiques, Actes du 29e Congrès préhistorique de France, 31 mai-4 juin 2021, Toulouse, Session Où sont les femmes ? Archéologie du genre dans la Préhistoire et la Protohistoire: la France à l'écart des gender studies ?, Société préhistorique française, pp.39-46, 2024. hal-04648429

HAL Id: hal-04648429

<https://hal.science/hal-04648429>

Submitted on 15 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

Quelle place pour les femmes dans l'archéologie préhistorique et protohistorique en France et à l'étranger, de la Belle Époque à l'entre-deux-guerres ? Quelques pistes d'étude

What Place is There for Women in the French and Foreign Prehistoric and Protohistoric Archaeology from La Belle Époque to the End of the Second World War?

Sandra PÉRÉ-NOGUÈS

Résumé : Le terme « archéologue », même s'il est classé parmi les substantifs masculins, peut aussi bien s'appliquer à une femme qu'à un homme, l'article indéfini qui le précède permettant de distinguer le sexe de la personne. Insister sur cet aspect grammatical revient à souligner le fait que pendant longtemps l'appellation « archéologues » a souvent invisibilisé les femmes – certes rares – qui pouvaient s'intéresser à cette activité. Or comment parler d'archéologie du genre sans examiner la place longtemps marginale des femmes dans le milieu même des archéologues ? Certes, leur présence dans le paysage savant de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle est peu évoquée, voire quasi ignorée, dans les études historiographiques : leur nom est souvent ignoré, et si elles apparaissent, c'est dans un rôle subalterne. Pourtant, ces femmes, que nous avons croisées au gré de nos recherches sur Joseph Déchelette ou Émile Cartailhac, s'occupèrent de récolter, de collectionner des objets anciens et, pour certaines d'entre elles, elles menèrent des campagnes de fouilles très importantes en Préhistoire et en Protohistoire. Ce constat oblige donc à reconsidérer leur destin et leur contribution à la construction de l'archéologie préhistorique et protohistorique, aussi bien en France qu'en Europe.

Mots-clés : historiographie, femme archéologue, archéologie préhistorique et protohistorique, archive.

Abstract: How talking about the archaeology of gender without examining the marginal situation occupied by the women in the community of prehistoric and protohistoric archaeology? Historiographical studies consider little (and sometimes ignore) their presence in the scholarly landscape of the late nineteenth and early twentieth centuries: their names are often forgotten and if women appear on the field, they are in a subordinate role. However, these women, approached through our research on Joseph Déchelette and others, took care of collecting ancient objects and, for some of them, conducted very important excavation campaigns in Prehistory and Protohistory. The goal of this paper is to highlight their destiny and their contribution to the construction of prehistoric and protohistoric archaeology in both France and Europe.

Keywords: historiography, woman archaeologist, prehistoric and protohistoric archaeology, archive.

INTRODUCTION

Comme beaucoup d'autres noms de métiers, le terme « archéologue » fait partie de ces substantifs épiciques pour lesquels seul l'article indéfini qui le précède permet de distinguer le sexe de la personne désignée. Commencer en insistant sur cet aspect lexicographique revient à souligner le fait que, pendant longtemps, l'appellation « archéologues » a souvent invisibilisé les femmes qui pouvaient s'intéresser à la discipline (Díaz-Andreu et Stig Sørensen, 1998 ; Coudart, 2015). Or, les recherches menées en histoire de l'archéologie révèlent des noms de femmes qui méritent aujourd'hui d'être sorties de l'oubli et d'être considérées à leur juste valeur. Certes, les études historiographiques les plus récentes ont surtout concerné des figures exceptionnelles, à l'instar de Jane Dieulafoy (Gran-Aymerich, 1990) ou de Gertrude Bell (Adams, 2010)^[1], la frontière entre femmes savantes et aventurières étant souvent au cœur des analyses (Irvine, 2008). Ces portraits, aussi intéressants qu'ils puissent paraître, ne sont pourtant pas représentatifs de la place des femmes dans le paysage savant de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, voire jusqu'à la Seconde Guerre mondiale (Fauvel *et al.*, 2019).

La présente analyse est à la croisée de deux programmes de recherche auxquels nous participons depuis plusieurs années. En premier lieu, elle s'appuie sur l'expérience acquise par l'étude de diverses correspondances savantes, tout particulièrement les correspondances de Joseph Déchelette (1862-1914) et d'Émile Cartailhac (1845-1921)^[2]. Tous deux sont représentatifs du milieu de l'archéologie française de cette époque. Avocat de formation, É. Cartailhac put compter sur les rentes familiales pour mener à bien ses travaux dans le champ de la préhistoire, consacrant l'essentiel de son temps à la direction d'une revue, de deux musées à Toulouse et d'un cours libre d'anthropologie préhistorique. Pour J. Déchelette, la trajectoire fut un peu différente : tout juste bachelier, il intégra l'entreprise familiale à la tête de laquelle il exerça quelques années sans renoncer à ses études sur les âges du Fer. Il devait devenir, grâce à la publication du *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine* (1908-1914), l'un des plus grands spécialistes de cette période nouvellement intégrée aux études en archéologie, la Protohistoire. Les parcours de ces deux personnalités s'ancrent dans une époque où l'archéologie reste aux mains d'un milieu d'amateurs dont les carrières se sont faites hors des cadres universitaires et académiques (Richard, 2008). Leurs correspondances sont des sources inépuisables pour qui s'interroge sur les relations interpersonnelles, les réseaux, toute une société savante examinée à travers diverses échelles, qu'elles soient régionale, nationale ou même internationale, mais aussi individuelles et collectives (Bonnet et Krings, 2008). Un constat s'impose cependant : toutes ces correspondances renvoient l'image de territoires essentiellement masculins, laissant peu d'espace aux femmes (Péré-Noguès, 2014).

En second lieu, l'objectif de cette étude est de commencer à repérer des noms de femmes dans les correspondances et plus largement dans les publications de l'époque, démarche qui revient à suivre la méthodologie mise en œuvre dans le cadre du projet Eurykleia⁽³⁾ qui, s'il ne concerne que les femmes de l'Antiquité, peut servir de base programmatique à une recherche plus exhaustive sur les femmes archéologues. Car l'un des enjeux principaux reste celui de recontextualiser le nom des femmes, autrement dit de comprendre dans quel contexte ces femmes archéologues sont nommées et de quelle manière leurs activités dans le domaine de l'archéologie ont pu être perçues. Cette démarche peut également servir à mettre en évidence les nombreux obstacles qui ont freiné, voire empêché, leur émancipation dans des domaines où les stéréotypes de genre prévalaient. En remettant en lumière ces quelques noms, il s'agit donc, comme le dit Amanda Adams (2010), de sortir des limbes ces figures féminines appartenant aux premières générations qui ont contribué à l'histoire de l'archéologie préhistorique et protohistorique, et, finalement, de mettre en exergue à la fois leur trajectoire individuelle – quand nous disposons d'éléments suffisants – et leur insertion dans des collectifs savants essentiellement masculins.

DEUX ŒUVRES PIONNIÈRES

Notons au préalable que cet effort d'inventaire de noms de femmes avait déjà été accompli au XIX^e siècle, comme en témoignent deux œuvres qui sont aujourd'hui totalement oubliées. La première référence est l'ouvrage *Les femmes dans la science*, publié en 1897 par Alphonse Rebière, un mathématicien féministe qui avait consacré tout un travail aux femmes de science, remontant pour cela jusqu'à l'Antiquité. Dans la seconde édition, il classait ces femmes en deux catégories : « les savantes professionnelles », c'est-à-dire les mathématiciennes, physiciennes, naturalistes et philosophes ; et « les simples curieuses » mais qui « ont dit leur mot sur les sciences », à savoir les collaboratrices discrètes de savants, les professeuses vulgarisatrices et les protectrices qu'elles soient « princesses ou riches bourgeoises ». Dans cet ouvrage du tournant du siècle, les femmes archéologues ne sont guère présentes, mais si l'on suit la catégorisation proposée, on s'aperçoit que la plupart des noms connus de femmes archéologues se trouvent dans la seconde catégorie, leurs noms étant souvent associés à des personnalités masculines. La seconde référence est le projet, resté inabouti, d'*Encyclopédie féministe* qu'avait mené, à partir de 1902, l'institutrice et syndicaliste Hélène Brion. Elle s'y interrogeait sur la manière de nommer toutes les femmes qu'elle jugeait remarquables aussi bien pour leurs actions que pour la reconnaissance qu'elles avaient pu acquérir dans tous les domaines. Mais comme elle le constatait dans l'un de ses cahiers⁽⁴⁾ en 1950, soit quarante ans après avoir démarré ce vaste projet : « J'ai commis une lourde faute dans ce bouquin, en répertoriant les

femmes au nom de leurs maris ou de leurs pères. Je me suis aperçue bien vite que le seul nom qui soit personnel à la femme est son prénom ; trop de femmes, d'ailleurs, sacrifient même leur prénom sur l'autel du sacré mariage et au lieu par exemple de Mme Lucie Machin se font appeler Mme Robert Chose – tant l'esprit de servilité est encore grand chez les femmes. » De fait, le problème reste entier, car les noms de femmes archéologues de cette période apparaissent fréquemment dans l'ombre de maîtres ou de parents dont les carrières en ont parfois effacé toute trace. Même si certains domaines comme l'archéologie ont échappé à leur attention, il n'en reste pas moins que ces inventaires étaient précurseurs et indéniablement liés au mouvement féministe qui émergea au tournant du siècle et qui devait se renforcer tout au long du xx^e siècle (Ripa, 2020).

JAMAIS SANS UN HOMME...

Si un facteur a largement favorisé l'invisibilisation des femmes, c'est leur position sociale, ou plus précisément familiale. Qu'elles soient épouses, filles ou sœurs, c'est seulement cette position définie par rapport à un parent masculin qui était reconnue dans leurs relations sociales. Un exemple en est donné par le parcours de Bellonie Chantre (1866-1952), de son nom de jeune fille Jeanne Bellonie Bourdaret⁽⁵⁾, qui épousa en 1886 l'anthropologue et préhistorien Ernest Chantre (1843-1924). Elle l'accompagna dans plusieurs de ses voyages, en Arménie et en Asie mineure (provinces de Cappadoce et Cilicie), voyages dont elle a laissé des récits publiés par le magazine grand public *Le Tour du Monde* ainsi qu'un ouvrage édité par la maison Hachette, la même maison d'édition que celle de la revue (Chantre, 1893, 1896 et 1898). Comme le note Margot Irvine (2008, p. 29-30), ces récits de voyageuses paraissaient bien avant les ouvrages scientifiques de leurs maris et assuraient donc une certaine publicité à leurs expéditions. Si l'activité d'écrivaine de B. Chantre est aujourd'hui reconnue (Chapelle, 2019), le travail de botaniste qu'elle avait alors réalisé a fait l'objet d'une étude très récente : non seulement elle avait réussi à constituer un herbier des espèces communes de l'Arménie russe (aujourd'hui la Turquie), herbier qui a malheureusement disparu, mais elle avait aussi ramené des spécimens de lichens jusque-là inconnus et qui ont été conservés dans les collections du musée des Confluences de Lyon (Audibert et Neyton, 2019). C'est tout ce travail de terrain que mentionne A. Rebière (1897, p. 53) dans son ouvrage : « M. Chantre, directeur du musée géologique de Lyon, a été chargé, par le Gouvernement, d'une mission scientifique en Arménie. Il a accompli sa mission, accompagné de sa femme. M. et Mme Chantre ont rapporté de belles collections géologiques et botaniques recueillies sur l'Ararat, à 3 500 mètres d'altitude. Ils ont également réuni de nombreux documents anthropologiques et près de 200 vues photographiques. » Dans ce livre, B. Chantre est par ailleurs la seule des femmes,

épouses d'archéologues, à être mentionnée au côté de J. Dieulafoy que Rebière définit comme « voyageuse ». Le plus intéressant est le fait qu'elle est perçue dès cette époque comme la collaboratrice de son époux aussi bien pour tout ce qui concernait leur travail photographique que tout ce qui avait trait à leurs enquêtes anthropologiques. C'est elle qui prenait les mensurations anthropométriques des femmes, comme elle en témoigne dans ses récits. Sa position de collaboratrice la plaçait donc dans un autre rapport à l'altérité face à ces populations : autrement dit, c'était « un regard de l'autre sur l'autre », un regard décentré en tant que femme et donc inaccessible à son époux (Irvine, 2008, p. 65-66). À ce rôle de premier plan sur le terrain s'ajoute celui qu'elle a eu dans la constitution des collections de Chantre, et par conséquent dans l'enrichissement de celles du Muséum de Lyon.

Un autre exemple est celui d'Alice Crova, une pionnière de l'archéologie préhistorique en Mauritanie. Mariée à un capitaine de vaisseau, qui devint commandant de marine au Sénégal, elle explora plusieurs grands sites préhistoriques de la région du cap Blanc (Râs Nouâdhibou), rapportant de nombreux objets qu'elle légua à plusieurs musées français. En 1911, lors de la 7^e session du Congrès préhistorique de France, à Nîmes, elle présenta son « Essai de classification des flèches de Mauritanie », communication qui sera publiée dans les actes l'année suivante (Crova, 1912). Inutile de préciser que ce fut la seule femme à présenter une communication lors de ce congrès. Il faut enfin noter que dans les actes elle ne signa pas par son prénom mais par celui de son époux, « B. Crova » (« B » pour Benjamin).

DE LA DIFFICULTÉ DE SE FORMER

Un autre facteur qui pouvait entraver le désir des femmes de faire de l'archéologie était celui de leur formation. Sur ce point, il faut souligner que leur situation ne différait guère de celle des hommes : se former à l'archéologie revenait à apprendre en autodidacte, ce qui supposait d'être suffisamment riche et de pouvoir éventuellement compter sur l'appui des sociétés savantes locales. Ces dernières n'excluaient pas les femmes mais, là comme ailleurs, celles-ci étaient sous-représentées. Pour ces premières générations de femmes archéologues, l'accès à des études supérieures était du reste très limité : il suffit de rappeler que la première bachelière en France fut Julie-Victoire Daubié (Ripa, 2020, p. 308-309), âgée de presque 40 ans lorsqu'elle obtint ce premier grade universitaire en 1861. Sous la III^e République, en particulier dans les années 1880, quelques mesures permettaient aux femmes de s'inscrire dans les facultés de lettres, de droit et de médecine, mais leur place y était très minoritaire. Ce contexte explique pourquoi l'espace familial pouvait devenir un lieu de formation et d'expérience. Un exemple est celui de Germaine Perrin de la Boullaye (1875-1939), dont le père était conservateur du musée de Troyes et président de la Société académique de l'Aube. Elle était

parente avec un numismate très réputé de l'époque, Anatole de Barthélemy. Le nom de G. Perrin de la Boullaye est réapparu à la fin des années 1980, au moment de l'achat, par le musée de Châlons-sur-Marne, de sa propre collection qui était « totalement inconnue » des archéologues champenois (Ravaux, 1992, p. 9). Le destin de cette femme est assez incroyable : épouse d'un officier, elle l'avait suivi à Mailly-le-Camp, dans l'Aube, où, avec l'accord des autorités militaires, elle avait entrepris des fouilles sur les terres du camp militaire au lieu-dit Champ-la-Bataille (Soudé-Sainte-Croix) entre 1909 et 1914. Pendant quelques mois, elle avait aussi suivi les cours du professeur Léonce Manouvrier à l'École d'anthropologie de Paris afin de se former à l'étude des squelettes. Devenue veuve de guerre, elle avait élevé ses quatre enfants, puis repris ses études archéologiques en 1928. Son nom a été totalement invisibilisé, comme sa contribution à l'archéologie protohistorique (et médiévale) a été occultée. Il faut dire que beaucoup de savants de la région croyaient que son aide sur le terrain, Henri Rataux, un saisonnier pauvre et père de huit enfants, travaillait non pour elle mais pour son père. Cette situation la tenait donc à l'écart du monde savant, ce qui explique aussi pourquoi la collection qu'elle avait patiemment réunie est passée sous les radars des sociétés locales au moment de sa mort. Heureusement, ses enfants eurent à cœur de mettre cette collection exceptionnelle à l'abri des bombardements de la Seconde Guerre mondiale ! Ce sont leurs descendants qui la vendront au musée de Châlons-sur-Marne. Sans relations avec le monde savant, G. Perrin de la Boullaye n'a jamais publié, en dépit du projet qu'elle semble avoir envisagé vers 1911-1912. Elle a toutefois laissé une documentation précise concernant ses fouilles : cartes, plans et planches de mobilier, tous composés de sa main⁽⁶⁾.

Une trajectoire tout aussi intéressante est celle de Johanna Mestorf (1828-1909). Dans les années 1850, elle était partie en Suède comme préceptrice auprès d'une famille aristocratique. La jeune prussienne s'y était formée à l'archéologie scandinave qui était alors à la pointe des travaux de périodisation chronologique. Dans le même temps, elle exerçait la profession de traductrice, jouant un rôle important dans la promotion des travaux archéologiques scandinaves grâce à ses traductions en allemand, et devenant elle-même une spécialiste de la mythologie nordique. À partir de 1868, elle travailla au musée de Kiel, puis à celui de Hambourg qui lui accorda en 1873 un poste rémunéré de conservatrice (Díaz-Andreu, 2021, p. 791-793). Elle assistait aux grands congrès internationaux d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, dont celui de Copenhague en 1869. Mais ce fut seulement en 1899 qu'elle devait devenir professeur à l'université de Kiel ; elle avait 71 ans ! Son nom apparaît dans la correspondance d'É. Cartailhac puisqu'elle fut, à partir de 1874 et jusqu'en 1886, une collaboratrice régulière de la revue des *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, fournissant des articles en son nom propre mais aussi des recensions d'ouvrages allemands et scandinaves. Cette participation féminine n'était pas vue d'un bon œil par certains des collègues d'É. Cartailhac,

tout particulièrement par Gabriel de Mortillet. Dans une lettre écrite le 31 janvier 1875, ce dernier ne cache pas sa misogynie, ni son anti-germanisme : « Une observation pourtant. Devez-vous épouser Mlle Mestorf ? Si oui ! tout va pour le mieux !! Si non de grâce donnez-nous un peu moins de sa prose insipide, incolore et inodore. J'avoue qu'après avoir lu attentivement ses sommaires d'ouvrages allemands je n'ai rien appris de nouveau ! Tout au contraire j'ai constaté une fois de plus que nos voisins se font la courte échelle pour nous ravir une science et une juste réparation qui sont françaises et bien françaises. » Et un peu plus loin : « L'article de Pigorini à lui tout seul valait mieux que les nombreux articles Mestorf. Pourtant vous avez galamment accordé le gros caractère à l'aimable Allemande qui n'a pas une seule fois nommé la France, et vous avez mis en petit caractère le brave Italien. Faut de l'Alemand [*sic*], pas trop n'en faut. Rappelez-vous l'histoire éternellement vraie de la lice et sa compagne. Je suis persuadé que le bon La Fontaine en faisant sa fable pensait aux tudesques » (lettre de G. de Mortillet à É. Cartailhac, Saint-Germain-en-Laye, 31 janvier 1875).

Malgré cette diatribe d'où ressort une certaine mauvaise foi, É. Cartailhac ne cédait pas et allait témoigner une confiance sans faille à cette érudite jusqu'à la fin de la parution de la revue.

COMMENT FAIRE ENTENDRE LA VOIX DES FEMMES ?

Une autre difficulté, et de taille, était pour ces femmes de faire reconnaître leurs propres travaux. Pour y parvenir, elles ont souvent eu recours à des stratégies assez comparables à celles employées par leurs homologues masculins. En effet, pour ces derniers, il n'était pas toujours facile de faire la publicité de leurs travaux et, dans bien des cas, on constate que l'appui d'un savant réputé, comme J. Déchelette ou É. Cartailhac, pouvait être déterminant dans la reconnaissance accordée aux études d'un archéologue local. Mais pour une femme, cette hiérarchie du milieu savant s'avérait doublement pénalisante, puisque se posait la question de la signature des publications et par conséquent de l'affichage public de leurs noms. Le cas le plus explicite est celui de la marquise de Luppé, qui fut membre de la Société préhistorique française et autrice de deux articles dans le bulletin de ladite société (Luppé, 1926 et 1927). Son nom a été complètement oublié, alors qu'elle a fait partie pendant de nombreuses années du conseil d'administration de la SPF et en est même devenue membre à vie en 1930. Née princesse Albertine de Broglie (1872-1946), elle était la sœur du physicien Louis de Broglie et de Pauline de Broglie, comtesse de Pange (1888-1972). C'est grâce au témoignage de cette dernière que nous comprenons comment la marquise de Luppé a commencé ses études sur le site de Beaurepaire-sur-Oise, où son époux possédait un château. Les deux sœurs avaient par ailleurs

suivi des cours au Muséum national d'histoire naturelle. Dans son célèbre ouvrage, *Comment j'ai vu 1900*, la comtesse de Pange raconte une visite qu'elle avait rendue à J. Déchelette lors d'un séjour qu'elle passait au château de Contenson, à Saint-Just-en-Chevalet (Loire), en septembre 1907 : « Il m'encouragea beaucoup et me promit de lire le petit article que j'avais rédigé sur mes trouvailles faites à Beaurepaire et ambitieusement intitulé "La station néolithique de Beaurepaire-sur-Oise". C'est grâce à Déchelette que ce premier essai, ce *maiden-paper* comme se plaisait à l'appeler mon vieil ami Albert de Lapparent, fut imprimé dans la revue *L'Homme préhistorique* sous mes initiales P. de B. J'échangeai quelques lettres avec Déchelette à ce sujet, je les garde précieusement. Mais lorsque la direction de *L'Homme préhistorique* m'adressa un petit chèque de vingt francs à mon nom pour ma peine je fus consternée ! Il m'était impossible d'aller toucher ce chèque dans une banque puisque je ne sortais pas seule et, d'autre part, avouer que j'avais reçu de l'argent, même aussi honnêtement gagné, était impensable ! Le chèque resta dans mon tiroir. Toutes les jeunes filles modernes qui aujourd'hui cherchent un "job" afin de justifier leur indépendance seront sans doute bien surprises de cette anecdote et pourront ainsi se rendre compte du chemin parcouru » (Pange, 1962, p. 58-59). Le témoignage autobiographique ne manque pas de sel si l'on tient compte du fait qu'elle avait alors à peine 19 ans. Bien que la publication fût le résultat des prospections que toutes deux avaient menées sur les terres du château, aucun de leurs deux noms n'est entièrement mentionné dans l'article ; ne figurent que leurs initiales et la signature de l'autrice est « Mlle P. de B. » Quelques années plus tard, la marquise de Luppé devait présenter d'autres travaux devant la Société préhistorique française. À chaque fois, elle le fit par l'intermédiaire d'autres membres masculins, en l'occurrence des préhistoriens Paul de Givenchy (1862-1939) et Adrien de Mortillet (1853-1931). Si sa voix ne se fit pas entendre devant la Société, les articles qu'elle rédigea furent eux signés « Madame de Luppé », contrairement au choix qu'avait fait A. Crova.

Dans d'autres cas, c'est la personnalité même qui entrainait en ligne de compte et qui, pour une femme très fortunée, pouvait être un sérieux frein à la reconnaissance de ces travaux. Le cas le plus extrême, à notre sens, est celui de la duchesse de Mecklembourg, cas qui est bien documenté dans la correspondance de J. Déchelette. Il est à noter, pour l'anecdote, que les échanges entre J. Déchelette et la duchesse ont été retrouvés non pas dans le fonds d'archives du musée de Roanne, mais dans le fonds Camille Jullian conservé à la bibliothèque de l'Institut de France. La duchesse de Mecklembourg (1856-1929), née princesse Marie de Windisch-Graetz (Windischgrätz), appartenait à une famille de la haute noblesse autrichienne (Greis, 2006). Son père, Ernst von Windischgrätz, était lui-même numismate et archéologue, puisqu'il fouilla le site de Vače où il trouva la fameuse situle aujourd'hui conservée au musée de Lubiana (Slovénie). À partir de 1905, la duchesse consacra sa vie à l'archéologie, fouillant plusieurs sites en Slovénie et

même à Hallstatt. Femme de terrain, elle aimait à se faire photographe, toujours en blouse de travail, sur ses chantiers. Au printemps 1913, grâce aux subsides de son cousin l'empereur Guillaume II, elle découvrit sur le site de Stična une remarquable cuirasse en bronze qui entra dans les collections du musée impérial, puis lança une campagne de fouilles d'envergure, embauchant un nombre considérable d'ouvriers parmi les habitants des villages voisins. C'est à cette époque qu'elle prit aussi l'initiative de contacter J. Déchelette. Après plusieurs courriers – dont une demande insistante au mois d'août –, l'archéologue roannais écrivait à Salomon Reinach : « Je reçois une pressante invitation de la duchesse de Mecklembourg-Schwerin, née Windischgretz, pour me rendre dans sa résidence d'été en Carniole, afin d'y examiner le produit de ses fouilles. Elle a exploré depuis huit ans, dit-elle, les tumulus de cette région et aurait trouvé des choses tout à fait nouvelles. Elle me demande de n'en rien dire à Vienne. Quel est donc ce mystère ? Sans doute la crainte d'être supplantée par les Viennois. Sa lettre me laisse croire que vous la connaissez. Avant de me décider à faire ce voyage, je serais heureux de savoir si vous avez quelque renseignement, soit sur la duchesse soit sur ses fouilles ? La Carniole est un peu loin. Il est vrai que l'aimable Altesse m'en exalte dans un excellent français les beautés pittoresques » (lettre de J. Déchelette à S. Reinach, Roanne, 5 août 1913). S. Reinach répondit à son ami de manière probablement très confidentielle, car nous n'avons aucune trace d'un quelconque échange épistolaire. Quoi qu'il en soit, J. Déchelette prit la décision d'accepter l'invitation et, comme le souhaitait la duchesse, de se rendre sur place avec l'archéologue suédois Oscar Montelius qui était lui aussi convié à venir examiner le mobilier retrouvé, tout cela dans le plus grand secret. En effet, le contexte était compliqué du fait de la concurrence entre archéologues allemands et autrichiens dans la région, et de la réputation dont jouissait la duchesse. D'un caractère assez fantasque, peu rigoureuse avec l'argent, elle déployait une énergie inlassable sur ses chantiers de fouilles sans réussir à s'imposer comme une archéologue de terrain aux yeux de ses collègues masculins. Cette situation explique les invitations adressées à des savants reconnus, comme J. Déchelette ou O. Montelius, qui, par leur notoriété, pouvaient seuls l'aider à promouvoir ses travaux. Après leur retour, les deux savants, convaincus par la richesse des trouvailles ducales, devaient en faire une large publicité : O. Montelius se fit l'ambassadeur de la duchesse auprès du mécène impérial Guillaume et fit aussi un exposé des découvertes devant l'Académie de Stockholm. Quant à J. Déchelette, il transmit un bref rapport devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres. L'opération de communication était réussie, les deux hommes ayant tenu leurs engagements. Avant la lecture à l'Académie, J. Déchelette avait adressé à S. Reinach son rapport dans lequel il précisait : « Il serait regrettable que l'on coupât les vivres à des explorations aussi fructueuses, que d'ailleurs personne en Autriche ne pourrait continuer. Comme il faudrait tout du moins à la duchesse un collaborateur de métier pour l'aider notamment dans

la publication de ses trouvailles nous avons indiqué Violier que j'ai vu à Zurich et qui, je crois, acceptera » (lettre de J. Déchelette à S. Reinach, Roanne, 15 octobre 1913). De fait, le jeune archéologue suisse accepta la mission et rejoignit la duchesse en juin 1914... La guerre éclata et la publication fut ajournée ; quelques mois plus tard, les collections furent confisquées par le royaume des Serbes, Croates et Slovènes. Elles seront finalement vendues à Zürich en 1934, et une partie sera acquise par le Peabody Museum d'Harvard.

LE TOURNANT DE LA GUERRE

Après la Première Guerre mondiale, la situation n'a en réalité guère évolué en France au regard de ce que l'on observe dans d'autres pays, comme l'Espagne ou l'Angleterre. On peut citer le parcours de la jeune Encarnación Cabré Herreros (1911-2005) qui, à l'âge de 10 ans, accompagnait son père, l'archéologue spécialiste de Protohistoire ibérique Juan Cabré (1882-1947), dans une mission en Cantabrie. Quelques années plus tard, à 17 ans, elle participait à ses premiers chantiers. Après des études de lettres et de philosophie, elle devenait la première femme de l'histoire de l'archéologie espagnole (Díaz-Andreu, 1998). De la même manière, la trajectoire de Dorothy Garrod révèle une nouvelle génération de femmes qui désormais sont en capacité d'entrer dans le cercle fermé des préhistoriens de renom (Adams, 2010).

En France, peu de figures féminines se distinguent dans l'entre-deux-guerres. Lorsqu'un nom apparaît, il est encore dissimulé par l'ombre tutélaire d'un époux ou d'un père. Pourtant des parcours restent encore à étudier si l'on songe par exemple à celui de Germaine Henri-Martin (1902-1975) dont le nom est associé aux fouilles de la grotte de Fontéchevade. Et que dire de Suzanne de Saint-Périer (1890-1978) dont le nom n'est jamais évoqué sans celui de son mari. Pourtant une notice nécrologique parue dans le *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris* signalait : « C'est à elle que l'on doit, entre autres, la découverte de la vénus de Lespugue » (Ferembach, 1978). Mais la notice est signée par une femme, anthropologue, Denise Ferembach. Enfin, une trajectoire aussi singulière que celle de Marthe Péquart (1884-1963) serait à examiner. Après des mois de prison pour fait de collaboration pendant la Seconde Guerre mondiale, elle continuera ses activités et publiera en 1954, en son nom propre, les fouilles du site mésolithique de Hoëdic (Morbihan).

Pour la Protohistoire, c'est sans doute la trajectoire d'Odette Taffanel (1915-2012) qui peut illustrer le mieux l'émancipation progressive des archéologues protohistoriennes. Fille de petits viticulteurs, elle s'était passionnée dès son adolescence pour l'archéologie avec son frère Jean. Si tous deux avaient profité des « leçons » de l'archéologue Laurent Mathieu, Odette s'était formée par elle-même au dessin. Puis en 1931, sœur et frère s'étaient lancés dans une campagne, qui devait se révéler excep-

tionnelle, sur la colline du Cayla, à Mailhac (Aude). D'autodidactes, ils étaient devenus les spécialistes reconnus du premier âge du Fer en Languedoc. À partir des années 1950, Odette allait bénéficier de contrats auprès du CNRS, une institution qu'elle intégra comme attachée de recherche en 1964, puis comme chargée de recherche en 1971 (Mathieu, 2012). Une marque d'émancipation sociale, car Odette n'avait fait aucune étude supérieure, mais aussi une émancipation individuelle dans la mesure où son prénom a été aussi illustre que celui de son frère.

CONCLUSION

Nommer les femmes, c'est rompre tout lien de subordination et leur donner une vraie place dans l'histoire de l'archéologie. C'est aussi mettre en évidence ce qui est commun aux deux sexes comme le niveau social, la formation autodidacte... mais c'est également révéler tout ce qui les différencie, en particulier la place qui leur est accordée dans ces territoires de savoirs à travers l'expression publique de leurs noms. Le chemin est encore long pour les ramener vers la lumière, et ce malgré les projets d'inventaires que certaines institutions françaises soutiennent. À titre d'exemple, l'annuaire prosopographique⁽⁷⁾ du Comité des travaux historiques et scientifiques qui recense les noms des membres de sociétés savantes depuis leur création jusqu'à aujourd'hui. La base est en cours d'enrichissement, mais un bref comptage donne une idée de l'ampleur de la tâche qu'il reste à accomplir : pour 27 854 noms d'hommes, on ne relève que 794 noms de femmes, et bien souvent leurs fiches sont incomplètes, voire inexactes. Notre plaidoyer prend ici tout son sens : c'est à une véritable enquête qu'il faut procéder dans les revues de l'époque, les actes des congrès et les bulletins des sociétés savantes – et ce malgré leur conservatisme – pour parvenir enfin à écrire une histoire de l'archéologie qui n'écarte aucune de ses représentantes féminines (Fauvel *et al.*, 2019, p. 14-15).

NOTES

- (1) Sur ces deux personnalités, voir aussi les ouvrages plus grand public mais fort intéressants de C. Mouchard (2015) et d'A. Marty (2020).
- (2) Le projet collectif de recherche « Archives et correspondance de Joseph Déchelette » a fonctionné de 2009 à 2014, grâce au soutien de la DRAC Rhône-Alpes, de la mairie de Roanne, du conseil général de la Loire et du laboratoire TRACES. La correspondance de J. Déchelette est conservée au musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de Roanne. Le projet collectif de recherche « Émile Cartailhac : une vie au service de l'archéologie régionale », qui a démarré en 2014, s'est achevé en 2021. Il a bénéficié du soutien de la DRAC Occitanie ainsi que du laboratoire TRACES. Sa correspondance est dispersée entre les archives municipales de Toulouse et le fonds de l'association Louis Bé-gouën.

- (3) Le projet Eurykleia est piloté par Violaine Sebillotte-Cuchet (Paris 1), Sandra Boehringer (Strasbourg), Adeline Grand-Clément et Sandra Péré-Noguès (Toulouse 2). Une base de données est en cours d'élaboration.
- (4) Ces cahiers sont conservés dans la bibliothèque Marguerite-Durand à Paris.
- (5) Elle était aussi la sœur de l'orientaliste et explorateur Émile Bourdaret.
- (6) Toutes ses archives et ses collections sont aujourd'hui conservées au musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de Châlons-en-Champagne.
- (7) <https://cths.fr/an/prosopographie.php> [consulté le 2 janvier 2022].

Sandra PÉRE-NOGUÈS
Université Toulouse 2 Jean-Jaurès, Toulouse,
France
UMR 5608 TRACES

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADAMS A. (2010) – *Ladies of the Field. Early Women Archaeologists and Their Search for Adventure*, Vancouver, Greystone Books, 227 p.
- AUDIBERT C., NEYTON L. (2019) – Note sur quelques collections cryptogamiques au musée des Confluences (Lyon), *Colligo*, 2, 2, p. 3-8.
- BONNET C., KRINGS V. (2008) – *S'écrire et écrire sur l'Antiquité. L'apport des correspondances à l'histoire des travaux scientifiques*, Paris, Jérôme Millon (collection Horos), 411 p.
- CHANTRE B. (1893) – *Le tour du monde. À travers l'Arménie russe (Karabagh, vallée de l'Araxe, massif de l'Ararat)*, Paris, Hachette, 368 p.
- CHANTRE B. (1896) – En Asie mineure : souvenirs de voyage en Cappadoce, *Le Tour du monde*, 1896, II, p. 409-480.
- CHANTRE B. (1898) – En Asie mineure : Cilicie, *Le Tour du monde*, 1898, I, p. 157-180.
- CHAPPELLE P. (2019) – *La fabrique d'une revue de voyages illustrée (1860-1914). Le Tour du monde*, Paris, Classiques Garnier, 328 p.
- COUDART A. (2015) – Longtemps durant... le Genre ne fut pas un genre français sinon qu'il était du genre masculin... « E pur si muove », *Les Nouvelles de l'archéologie*, 140, p. 9-15.
- CROVA B. (1912) – Essai de classification des flèches de Mauritanie, *Comptes rendus du 7^e Congrès de Préhistoire Française 1911 (session de Nîmes)*, p. 235-246.
- DÉCHELETTE J. (1908-1914) – *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine (4 tomes)*, Paris, Alphonse Picard et fils, 1650 p.
- DÍAZ-ANDREU M. (1998) – Spanish Women in a Changing World. Strategies in the Search for Self-Fulfilment through Antiquities, in M. Díaz-Andreu et M.L.S. Sørensen (dir.), *Excavating Women: A History of Women in European Archaeology*, Londres, Routledge, p. 125-145.
- DÍAZ-ANDREU M. (2021) – Las Mujeres y la Arqueología en Europa : de la Aristocracia a las Clases Medias, in B. Blasco Esquivias, J.J. López Muñoz et S. Ramiro Ramirez (dir.), *Las Mujeres y las Artes. Mecenas, Artistas, Emprendedoras, Coleccionistas*, Madrid, Abada Editores, p. 783-803.
- DÍAZ-ANDREU M., SØRENSEN M.L.S. (1998) – *Excavating Women: A History of Women in European Archaeology*, Londres, Routledge, 320 p.
- FAUVEL A., COFFIN J.-C., TROCHU T. (2019) – Les carrières de femmes dans les sciences humaines et sociales (XIX^e-XX^e siècles) : une histoire invisible ?, *Revue d'histoire des sciences humaines*, 35, p. 11-24.
- FEREMBACH D. (1978) – Nécrologie. Madame de Saint-Périer (1890-1978), *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 13^e série, 5-1, p. 13.
- GRAN-AYMERICH È., GRAN-AYMERICH J.-M. (1990) – *Jane Dieulafoy: une vie d'homme*, Paris, Perrin, 316 p.
- GREIS G.P. (2006) – *A Noble Pursuit: The Duchess of Mecklenburg Collection from Iron Age Slovenia*, Cambridge, Peabody Museum Press, 116 p.
- IRVINE M. (2008) – *Pour suivre un époux*, Québec, Nota Bene, 243 p.
- LUPPÉ Mme de (1926) – Silex taillés des environs de Beyrouth (Syrie) comparés à une industrie de la vallée de l'Oise, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 23, 5-6, p. 132-139.
- LUPPÉ Mme de (1927) – Deux pièces acheuléennes de la vallée de l'Aisne, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 24, 1-2, p. 67-70.
- MATHIEU A. (2012) – Nécrologie Odette Taffanel (1915-2012), *Documents d'archéologie méridionale*, 37, p. 9-13.
- MARTY A. (2020) – *Le destin fabuleux de Jane Dieulafoy*, Paris, Le Papillon rouge, 300 p.
- MOUCHARD C. (2015) – *Gertrude Bell. Archéologue, aventurière, agent secret*, Paris, Tallandier, 331 p.
- PANGE P. comtesse de (1962) – *Comment j'ai vu 1900*, Paris, Grasset, 192 p.
- PÉRÉ-NOGUÈS S. (2014) – *Joseph Déchelette. Un précurseur de l'archéologie européenne*, Arles, Actes Sud, 319 p.
- RAVAUX J.-P. (1992) – *La collection archéologique de Mme Perrin de La Boullaye*, Châlons-sur-Marne, Société des amis des musées de Châlons-sur-Marne, 494 p.
- REBIÈRE A. (1897) – *Les femmes dans la science*, Paris, librairie Nony, 361 p.
- RICHARD N. (2008) – *Inventer la préhistoire. Les débuts de l'archéologie préhistorique en France*, Paris, Vuibert, 235 p.
- RIPA Y. (2020) – *Histoire féminine de la France : de la Révolution à la loi Veil (1789-1975)*, Paris, Belin, 765 p.